

ANTOINE PERRAUD



La barbarie journalistique

Flammarion

ANTOINE PERRAUD

La barbarie journalistique

Outreau, affaire Alègre, RER D... Certains des emballements médiatico-judiciaires de ces dernières années ont été d'effroyables ratages. À chaque fois, le journalisme cède à une tentation qui le fait chuter. Pourquoi celui-ci en est-il arrivé à dénoncer sans vérifier, se posant en justicier alors qu'il n'était que puissant accusateur ? Comment s'est-il transformé en machine à fabriquer des bavures ? De tels fiascos laissent un sentiment fait d'incrédulité, d'incompréhension, et d'effroi. À l'exception de la commission parlementaire qui tenta de comprendre la catastrophe sans précédent d'Outreau, très peu a été entrepris ces dernières années pour penser de telles fautes, pour cerner leur même logique perverse à l'œuvre, pour percer leurs mécanismes concrets. À Toulouse, par exemple, l'affaire Alègre a bouleversé la vie de quelques innocents livrés en pâture, puis la fureur dénonciatrice a laissé place au silence gêné. Or, même s'il est aujourd'hui permis de parler à son sujet de manipulation, peu d'occasions se sont présentées jusqu'à présent d'apprendre les tenants et les aboutissants de cette ténébreuse cabale. Ce livre vient combler ce vide. En analysant trois moments où la presse s'est substituée à la justice pour imposer son credo et son tempo, Antoine Perraud, qui ne se résigne pas à cette situation mais n'hésite pas à stigmatiser cette barbarie journalistique, décortique l'art et la manière de faire un malheur en toute impunité.

Antoine Perraud, diplômé du Centre de formation des journalistes (C.F.J.), est producteur à France Culture depuis 1986. Il collabore à La Croix après avoir été dix-neuf ans durant critique et grand reporter à Télérama.

Flammarion

Tournage du film
« L'Affaire Villemin »
du réalisateur Raoul Peck,
diffusé sur France 3.
© Bernard Barbereau/
Gamma-Hachette Photo

La barbarie journalistique

Antoine Perraud

La barbarie journalistique

TOULOUSE, OUTREAU, RER D :
L'ART ET LA MANIÈRE DE FAIRE UN MALHEUR

Flammarion

© Flammarion, 2007.
ISBN : 978-2-08-127398-6

Pour le vertueux Marc Bourragué, qui
s'en remet sans fléchir à la seule justice,
tout au long de son tourment médiatique
puis de la loi du silence qui s'ensuivit.

*« Dès maintenant je puis affirmer que le réel
imaginé est terrible, et le plus gros des épou-
vantails à faire peur. »*

(Victor Segalen,
cité par Georges Perros,
in *Papiers collés 3*, Gallimard)

Aparté

Un hebdomadaire parisien entend éprouver une nouvelle formule auprès de ses lecteurs. Il mandate une entreprise *ad hoc*, qui sélectionne une dizaine d'abonnés de fraîche date, puis leur adresse l'objet du test – le « numéro zéro » –, avant de les rassembler une soirée entière, contre cinquante euros et quelques petits-fours en guise de dédommagement. La salle où se réunit cette poignée de lecteurs cobayes est séparée, par une glace sans tain, d'une cabine où se postent les principaux responsables de l'organe de presse, histoire d'observer sans être vus les réactions d'un tel échantillon de leur public face au journal ripoliné.

Ces abonnés de laboratoire subissent, près de trois heures durant, le feu roulant des questions d'un animateur, professionnel à souhait, qui prend leur groupe en main. Ce Monsieur Loyal apparaît fort de lectures freudiennes reconverties en techniques de mercatique (« marketing ») et surtout maître en cochage (« coaching »), ou autres notions de PNL (programmation neuro-linguistique). Avec des accents de camelot, il débusque l'inconscient de lecteurs qui ne l'intéressent que pour leurs pulsions : « *Et le titre de cet article, tu le trouves comment, oui, qu'est-ce que tu en dis, tu le trouves, tu le trouves?...* » Les abonnés, ainsi traqués à tour de rôle, renoncent graduellement à la pensée cognitive et au libre arbitre. Ils

finissent par livrer leurs affects au cours de cet exercice énergétique d'intelligence émotionnelle.

Une telle séance serait anecdotique si elle ne s'imposait comme la métaphore des pressions qu'une presse aux abois ne cesse d'exercer sur son lectorat depuis plusieurs années, au gré des affaires dont elle fait ses choux gras : « Et ce passage du procès-verbal d'audition chez le juge, tu le trouves comment ? » « Et ce témoignage accusateur passé directement des liasses d'un gendarme chargé de l'enquête à nos colonnes, qu'est-ce que tu en dis ? » « Et ces fuites tous azimuts, tu les trouves, tu les trouves ?... »

« *À bas l'intelligence et vive la mort !* » hurlait un général franquiste en prenant le pouvoir. En perdant le sien, la presse s'époumone : « *À bas l'intellect et vive l'affect !* » Voilà ce que chacun a pu ressentir, jusqu'aux manigances surnommées « Clearstream ». Voilà ce que nous voudrions analyser, à travers trois cas d'école, diversement perçus par l'esprit public mais tous trois marqués par la défaite du « cerveau rationnel » au profit du « cerveau émotionnel » : la machination de Toulouse associée au nom de Patrice Alègre, l'intrigue dite du RER D et les péripéties d'Outreau.

À chaque fois, les journalistes usent du terme « affaire », qui évoque autant un dossier judiciaire que le commerce qui s'ensuit : « Les affaires sont les affaires. » À cette légèreté lexicale s'ajoutent souvent une impéritie professionnelle et une défection déontologique, comme si le frémissement des ventes devait tout balayer, comme si l'effet de meute valait conclave, comme si le journalisme ne tenait plus qu'à un fil conducteur en forme de Zola dévoyé : j'accuse donc je suis !

Que les sourcilleux dépositaires de la profession n'aillent pas nous accuser d'être atteint par la « haine de soi »,

qui nous ferait mêler notre voix à celles d'un populisme rageur houspillant à tout-va la gent pisse-copie ou portemicro ! Nous sommes au contraire persuadé de la noblesse du journalisme, à condition qu'il soit noblement pratiqué. Nous verrions son effacement comme une insoutenable régression démocratique. Il ne s'agit donc pas d'accuser les « chiens » d'avoir la rage, histoire de les noyer, mais plutôt de contribuer à lancer un appel à vaccin...

De tels dérapages ne sauraient être pointés comme fondement du journalisme. Mais ceux-là finissent par altérer celui-ci. Certains emballements prennent un sens emblématique aux yeux de bien des citoyens, pour lesquels l'adjacent supplante désormais l'essentiel : le sensationnel exclut la vérité, le ragot évince l'investigation, la dénonciation remplace la ligne éditoriale, la précipitation supplée à la primeur (au « scoop »), la malveillance empiète sur la vigilance, bref, la campagne de presse se substitue à la transmission des nouvelles.

Qu'on en juge – les choses une fois jugées. À Toulouse, à partir du 1^{er} avril 2003, quelques journaux, un pan de la magistrature et une pincée de gendarmes, faisant leur miel de délires soigneusement expurgés de deux anciennes prostituées, bâtissent l'atroce fiction des nuits noires de la Ville rose : des « notables » – au premier rang desquels un maire et un magistrat – auraient impunément exercé leur bon plaisir, haussant leurs caprices jusqu'à des meurtres commandités à leur factotum, le tueur en série Patrice Alègre. Tout cela était faux de bout en bout, ce qu'est venu confirmer un non-lieu général en mars 2005. Mais l'opinion a surtout retenu les élucubrations d'impénitentes gazettes.

En juillet 2004, Marie L., passagère d'une rame à deux étages du RER D, prétend avoir été agressée entre

les gares de Louvres et de Sarcelles, dans le Val-d'Oise, par une demi-douzaine de jeunes gens d'origine maghrébine ou africaine. Après lui avoir volé son sac à dos et constaté sur sa carte d'identité qu'elle est domiciliée dans le XVI^e arrondissement de Paris, où, selon eux, ne résident que « *des riches et des juifs* », ses assaillants se seraient acharnés sur sa personne avec une sauvagerie à la fois folle et calculée, signant là une quasi-déclaration de guerre à notre civilisation. Alors la police communique, la presse brode et la classe politique s'indigne, avant que le doute ne s'insinue et que la mystification n'éclate au grand jour. Bien des journaux, en guise d'autocritique, s'en prendront aux réactions disproportionnées, qu'ils avaient pourtant contribué à susciter, du ministre de l'Intérieur, Dominique de Villepin, et du président de la République, Jacques Chirac.

Enfin le fiasco judiciaire d'Outreau (2001-2005) voit la presse camper le décor d'une « *cité de la honte* » ravagée par la pédophilie, où accusations abusives et aveux soutirés conduisent à l'incarcération d'un réseau hétéroclite. Myriam Badaoui et ses enfants mènent la danse. Lorsque l'erreur semble manifeste, lorsqu'il apparaît que les dénonciations étaient calomnieuses et les prétendus coupables d'authentiques victimes, la presse transforme le juge Burgaud, qui présente la rigidité de l'emploi, en bouc émissaire désigné à la vindicte civique. Une fois encore, à de rares exceptions près, les moyens de communication de masse se dédouanent.

Nous n'allons pas relire en détail chacune de ces trois « affaires », mais les relier. Qu'est-ce qui vient, chaque fois, tenter puis faire chuter le journalisme ? Pourquoi celui-ci peut-il se poser en justicier alors qu'il s'avère toujours sycophante ? Comment se transforme-t-il en

machine à fabriquer des bavures ? Assistons-nous là aux sursauts agonisants d'une presse aux prises avec la Toile, ou pouvons-nous envisager une régénération capable de regagner la confiance de lecteurs qui ne sont pourtant pas sans mordre avec appétit aux hameçons bicornus ?

Acte I

La machine infernale

Les mauvais rôles

« Cherchez la femme. » Citer ici l'indécrottable adage ne revient pas à caresser la sagesse des nations dans le sens du poil mais concourt à cerner trois faits divers contemporains en forme de compositions archétypale : La Vierge à l'enfant aux outrages (RER D), Les Marie Madeleine entre deux larmes (Toulouse), L'Ève déchue des cités (Outreau). Truchements imparables, ces femmes exsudent d'irréfragables souffrances, telles les agnelles mystiques de nos douleurs « sociétales ». Pulsations soudainement incarnées des horreurs sous roche, vibratos de l'enfoui, sourcières du non-dit ; leur témoignage apparaît toujours, à proprement parler, déchirant.

La machine infernale s'enclenche alors. Les journalistes et leurs lecteurs, ensemble sidérés, se doivent, dans un même élan qui vaut pacte, de réceptionner, d'accueillir et d'amplifier de tels récits : impossible, voire criminel, de rester sourd au chant des sirènes de nos désastres. À chacun de chavirer selon sa conscience.

À l'origine, il y a donc, vaincues et à terre, d'ardentes et sanglotantes égéries dénonciatrices. Cet infortuné fluide féminin contribue à déchaîner « *l'Hystoire* », pour reprendre le mot-valise forgé par l'universitaire américaine Elaine Showalter, dans une étude inédite en

français : *Hystories: Hysterical Epidemics and Modern Culture*¹.

Cette chercheuse de Princeton a observé, aux États-Unis d'Amérique, voilà une dizaine d'années, diverses « affaires » relayées par la presse de telle sorte que l'hystérie devînt « Hystoire », en un grand concours d'agitation de l'inconscient collectif propre à rappeler, en notre époque de profondes mutations, les épidémies et les peurs millénaristes de jadis. Pour Elaine Showalter, la nouvelle culture de l'hystérie à l'heure électronique, sa fabrication, sa circulation et sa narration, bref, « l'Hystoire », naît de sources elles-mêmes contaminées par de précédents récits médiatiques. Ces souffrances antérieures sont alors recyclées, en une réappropriation qui balise jusqu'au cliché un discours devenant pour le public une sorte de ronron horrifique.

Marie L., après sa fiction du RER D, prétendra s'être souvenue « d'un reportage télévisé sur les profanations de cimetières » (*Le Monde*, 25 juillet 2004) ; elle expliquera avoir pensé à des Maghrébins puisque « à la télé, c'est toujours eux qu'on accuse » (*Le Figaro*, 27 juillet 2004). Avec la fable de son agression sur fond de wagon médusé par tant de haine, elle se fait donc tout un cinéma. Elle récapitule en une séquence, où le temps suspend son vol et où un monde de témoins immobiles n'a d'yeux que pour elle, *West Side Story*, *Mad Max* et l'œuvre de Mathieu Kassowitz. Chaque détail fait sens dans sa narration parfaitement syncopée. L'éternel masculin, dans toute sa brutalité, se dévoile à chaque geste. L'historienne Arlette Farge a exposé comment les archives du

1. Elaine Showalter, *Hystories: Hysterical Epidemics and Modern Culture* (Columbia University Press, New York, 1997).

XVIII^e siècle, à Paris, regorgent de détails symptomatiques à propos de la violence faite aux femmes par les hommes : ceux-ci s'attaquaient à certaines particularités vestimentaires, à la chevelure et au ventre, sièges privilégiés de leurs féroces fantasmes¹. Le vendredi 9 juillet 2004, alors qu'elle déboule au commissariat d'Aubervilliers pour porter plainte, Marie L., en déversant sa logorrhée de proie fraîchement rescapée, n'omet pas de préciser que ses agresseurs « ont lacéré ses vêtements, coupé ses cheveux, dessiné au feutre noir trois croix gammées sur son ventre » (note de la police judiciaire du 10 juillet 2004). Dans *Libération* du 12 juillet, un intertitre soulève l'émoi : « Les trois Maghrébins et Africains taguent sur son ventre, sous ses seins et jusqu'au pubis, des croix gammées. Puis taillent dans ses longs cheveux. » Dans *Le Monde* (daté du 13 juillet), une sociologue interrogée par le quotidien, Nacira Guénif-Souilamas, sème l'effroi : « Une agression banale a dégénéré en guerre des sexes : on a transformé cette jeune mère en victime expiatoire, comme les femmes tondues de la Libération. »

La sémiologie ne relève pas toujours de la si haute couture. À Outreau comme à Toulouse, les dépositions de Myriam Badaoui ou de Christelle Bourre (« Patricia ») et Florence Khelifi (« Fanny ») s'attachent à des références renvoyant essentiellement aux productions classées X. Un gendarme de Haute-Garonne aura du reste ce mot : « Ces auditions, ça vaut 40 balles » (le prix d'une cassette pornographique).² Lors de l'affaire Alègre, la presse ne manque

1. Arlette Farge, *Vivre dans la rue à Paris au XVIII^e siècle* (Gallimard, coll. « Archives », 1979).

2. Ugo Rankl, *Patrice Alègre, l'homme qui tuait les femmes* (Éd. Nicolas Philippe, 2004).

jamais une occasion de filer l'image cinématographique, autant pour prendre ses distances que pour acclimater aux yeux des lecteurs ces événements fabuleux : « *Un mauvais remake de Kubrick, à mi-chemin de l'inquiétant Eyes Wide Shut et du cauchemardesque Orange Mécanique* » (*L'Express*, 5 juin 2003). Il arrive même que les protagonistes vendent la mèche. Dans cette même affaire de Toulouse, un personnage épisodique, « le travesti Djamel », approché par Christelle Bourre pour corroborer ses délires, aurait ainsi réagi : « *Je lui ai dit qu'elle devait travailler pour Spielberg!* » (*L'Express*, 3 juillet 2003).

Les accusatrices, qui, dans leur douleur convulsive, dénoncent entre deux crises de larmes, ont donc beaucoup appris des médias. Nous avons vu comment elles recrachent aux mêmes médias, qui ne peuvent que se montrer friands, les mêmes récits, les mêmes larmoiements, les mêmes symptômes, qui à leur tour hypnotisent la masse des récepteurs, dont ces nouvelles émettrices faisaient encore partie la veille. Le cheminement de l'information devient un grand bain de paranoïa diffuse. Les délatrices s'imposent alors comme des icônes communicationnelles, avec leurs tics, leurs procédés, leur langage coutumier, leurs récits structurés.

Dans son livre, Elaine Showalter prend soin d'expliquer, au pays de la bienséance politique (« politiquement correct »), qu'elle se saisit de l'hystérie pour penser nos sociétés et non point, bien sûr, pour s'en tenir aux « *connotations insultantes* » dont les femmes ont toujours fait les frais : « *Je ne considère pas l'hystérie comme une faiblesse désastreuse imputable aux seules femmes irresponsables, mais plutôt comme un symptôme culturel d'angoisse et de dérèglement général. (...) Les formes modernes de*

Cet ouvrage a été composé
par IGS-CP à L'Isle-d'Espagnac (16)

Numéro d'édition : N.01EHBN000336.N001
Dépôt légal : février 2007